

## Écriture romanesque, écocentrisme et responsabilité écologique dans *L'Amas ardent* de Yamen Manaï.

Paul Kana Nguetse  
Université de Dschang – Cameroun  
kanapaul83@yahoo.fr

### Résumé :

La dernière œuvre romanesque de Yamen Manaï peut se lire comme le livre d'un environnementaliste questionnant le devenir écologique d'une partie de la Tunisie contemporaine. Toutefois, en plus d'être une réfutation de l'anthropocène et un plaidoyer pour le lien symbiotique entre l'homme et la nature<sup>1</sup>, ce récit est celui d'un apiculteur invétéré dont l'existence tient à la multiplication et à la protection des abeilles qu'il traite comme les pourvoyeuses de la vie. C'est ainsi qu'il décentre l'humain pour mieux se centrer sur cette insecte pollinisatrice, régénératrice de l'environnement naturel et, par ricochet, garante de la vie ou de la survie d'autres entités de l'écosystème. À l'aune de l'approche écocritique, l'actuelle réflexion met en lumière la focalisation de ce texte sur la nature (écocentrisme), la solidarité des espèces qui la structurent ainsi que la responsabilité écologique que l'auteur prescrit comme réponse à la crise environnementale et ultime stratégie du maintien de l'équilibre de la biosphère.

**Mots-clés :** Écriture, roman, écocentrisme, écocritique, anthropocentrisme, responsabilité écologique.

### Introduction

Le dernier roman de l'écrivain tunisien Yamen Manaï a connu, quelques mois après sa parution, un bon accueil de la critique et des instances de légitimation couronné par cinq prestigieux prix littéraires<sup>2</sup>. Ce succès et cette fortune semblent se justifier par les préoccupations écocentristes qui en constituent la toile de fond. Il reste que ce réquisitoire contre l'anthro-

---

<sup>1</sup> SERRES Michel, *Le Contrat naturel*, Paris, Flammarion, 1992, p.12

<sup>2</sup> Le Prix Comar d'Or (2017), le Prix des cinq continents de la Francophonie (2017), le Grand Prix du roman métis (2017), le Prix Maghreb de l'ADELFI (2017) et le Prix Lorientales (2018).

Date de réception : 02/10/2020

Date de publication : 01/12/2020

l'anthropocentrisme est, avant toute chose, le récit d'un apiculteur qui vit grâce à, selon et pour ses abeilles et qui, dans ses relations à la biosphère, attire l'attention sur la valeur intrinsèque des individualités téléonomiques. En effet, à l'annonce du massacre et de la mutilation de ses abeilles perpétrés par les frelons géants, il entreprend des démarches jusqu'au Japon pour chercher des reines à même de développer la technique de l'amas ardent, gage de la défense et de la protection de ses ruches. Par ailleurs, la profanation du miel par le Prince du domaine qui l'emploie comme apiculteur l'incite à reléguer les humains au rang de frelons. C'est, au demeurant, la protection de l'environnement naturel qui est le motif de la création dans ce roman qui pose le problème de l'écocentrisme et de la responsabilité écologique. En outre, il se positionne comme une réfutation du « chauvinisme de l'espèce », caractéristique fondamentale de l'éthique anthropocentriste. Par là, il postule l'éthique écocentriste comme un impératif catégorique pour l'humanité. En vue d'étudier la cohérence et la portée des idées/réponses que ce texte apporte à la crise environnementale<sup>3</sup>, nous emprunterons l'écocritique dans sa perspective anglosaxonne. La raison étant que, en accordant le primat aux composantes de l'environnement non-humain, elle met l'accent sur les interactions Homme/Environnement et sur les relents militants des discours littéraires tenus sur le déclin écologique. Pour ce faire, ce « lien entre la conscience environnementale et l'esthétique littéraire<sup>4</sup> » sera observé à travers un péricycle écocentriste, une protection/régénération de la biosphère et le rejet de l'anthropocentrisme en tant que corollaire de la responsabilité écologique.

### 1- Un péricycle écocentriste

D'entrée de jeu, il faut souligner que cette réflexion s'inscrit dans le cadre de l'éthique écocentriste incarnée par Léopold Aldo et qui stipule : « Une chose est correcte quand elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est incorrecte dans le cas contraire<sup>5</sup> ». Dès lors, l'étude ambitionne d'examiner les représentations,

---

<sup>3</sup> Voir KERRIDGE, Richard & SAMMELLS, Neil, *Writing the Environment. Ecocriticism and Literature*, London-New York, Zed Books Ltd, 1998, p.5.

<sup>4</sup> BLANC, Nathalie et al., « Littérature & écologie. Vers une écopoétique », in *Écologie & politique*, n°36, 2008, p.16.

<sup>5</sup> ALDO, Leopold, *A Sand County Almanac*, New York, Oxford Univ. Press, 1949, p.VIII.

Date de réception : 02/10/2020

Date de publication : 01/12/2020

les valeurs et les idées qui gouvernent les rapports de l'homme à l'espèce animale. Ainsi, par périphrase écocentriste, il faut entendre les informations que l'on rencontre autour du texte ou insérées dans ses interstices et qui accordent une valeur intrinsèque à l'environnement non-humain. En clair, il sera question de s'appuyer sur les éléments tels que le titre, les épigraphes et les illustrations de couverture pour montrer comment, dans les processus de production du texte, le romancier assigne une dignité morale à la nature et, plus précisément, aux abeilles.

Le dispositif périphrastique indique de manière manifeste selon quelles conventions le roman demande à être lu. Il construit ainsi l'horizon d'attente du «lecteur-modèle» en l'installant dans l'expectative d'un univers écocentriste. Les informations qui en constituent l'armature dessinent un champ de possibles écocentristes et orientent la réception et la consommation vers un clade d'insectes hyménoptères de la superfamille des apoïdes. L'abeille, puisqu'il s'agit d'elle, se lit et se vit dans ses actions en faveur de la florescence de l'environnement, de la stabilité écologique de la planète et de la survie de l'espèce humaine. De fait, le texte s'identifie par un titre à la fois descriptif et métonymique : « l'amas ardent ». Il convient de relever que l'amas ardent est, en apiculture, une technique de défense des abeilles japonaises (*apis mellifera japonica*) contre les frelons. Le narrateur décline amplement les articulations de cette technique :

Quand les *japonica* détectent la présence d'un éclaircisseur venu marquer leur ruche, elles l'encerclent par centaines puis l'encapsulent, formant de leur corps une boule dont il est le noyau. Elles vibrent alors collectivement, ailes contre ailes, et font grimper la température de la boule à quarante-cinq degrés Celsius. Cette température est fatale au frelon géant. Au bout de quelques minutes, il meurt rôti au centre de l'amas ardent. Les abeilles quant à elles survivent jusqu'à quarante-huit degrés. [...] Seuls les *japonica*, rompues à ce frelon, les exploitent pour se défendre. Une fois le frelon grillé, les abeilles reprennent leur aspect distinct, nettoient les tags de phéromones et se remettent au travail (p.168-169).

Au regard de ce qui précède, on peut dire, sans risque de se tromper, que ce discours intitulant remplit une fonction métonymico-descriptif parce qu'il désigne le contenu d'une partie du corpus consacrée aux stratégies apicoles déployées pour préserver les abeilles. Il appartient donc à la catégorie des titres de type *littéral* dans la mesure où il

annonce sans ambages, « sans détour et sans figure, le thème ou l'objet central d'un texte ; au point parfois [d'en] indiquer par avance le dénouement<sup>6</sup> ». En clair, l'amas ardent est le dénouement de l'œuvre et l'objet de quête du personnage principal qui, suite au massacre de ses ruches par les frelons géants, engage des recherches pour trouver des stratégies de défense. À la fin du roman, Le Don, grâce à son beau-frère Monsieur Tahar, parvient à trouver du côté du Japon une reine en mesure de transmettre cette technique de défense à ses abeilles. Le titre désigne à la fois le thème (la défense des abeilles) et le dénouement du roman (initiation des abeilles à l'amas ardent).

En plus du titre, l'épigraphe entendue comme « une citation placée en exergue, généralement en tête d'œuvre ou de partie d'œuvre<sup>7</sup> », plonge le sujet lisant dans l'univers écologique. Polarisés sur les abeilles, les discours épigraphiques reviennent sur leur chorologie, leur alimentation et leur productivité pour la santé de l'humanité. Aussi peut-on y lire :

[Et voilà] ce que ton Seigneur inspira aux abeilles : « Prenez des demeures dans les montagnes, les arbres et les treillages que [les hommes] font. Puis mangez de toute espèce de fruits, et suivez les sentiers de votre Seigneur, rendus faciles pour vous. » De leur ventre sort une liqueur, aux couleurs variées, dans laquelle, il y a une guérison pour les gens. Il y a vraiment là, une preuve pour des gens qui réfléchissent (Le Coran. *Les Abeilles*, 68-69).

*A priori*, il faut noter que ce texte centré sur certains aspects de la biologie de l'abeille est un sermon, une instruction religieuse à l'homme sur la nécessité de préserver cette espèce animale. De plus, l'intégration de l'abeille dans le coran connote une sacralité de l'espèce dont le Seigneur aurait éveillé les facultés créatrices pour le bien-être du monde. En outre, au-delà de sa fonction d'orientation, ce passage traduit la nécessaire et bénéfique harmonie qui devrait régner entre l'espèce humaine et l'espèce animale. L'homme devrait, d'après l'extrait coranique, prendre conscience de son intérêt à protéger, à héberger ou à élever l'abeille en lui fabricant des demeures dans les montagnes, les arbres et les treillages. À ce titre, ce discours épigraphique remplit une fonction « de commentaire, parfois décisif- d'éclaircissement et, par-là, de justification non du texte, mais du

---

<sup>6</sup> GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p.78

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.134

titre<sup>8</sup> ». Ainsi, grâce à son régime alimentaire fructifère, elles produisent le miel pour la vie et la survie des humains. Toutefois, la dernière phrase est d'une profondeur sémantique indéniable en ce sens qu'elle constitue une interpellation implicite de l'humanité sur les fonctions écosystémiques de l'insecte bioindicateur et les vertus curatives du miel dont il est l'unique pourvoyeur. De même, elle souligne subrepticement l'interdépendance des deux espèces. Autant l'homme élève et protège les abeilles, autant celles-ci garantissent sa vie à l'aide du miel. En définitive, l'homme dépend de l'abeille qui dépend de l'homme. Plus que le contenu, les sources coraniques du texte jouent un rôle tutélaire pour le texte intégral qui, partant de là, se lit comme l'extension et l'approfondissement de ce sermon qui recommande la défense de la cause des abeilles. Et Gerard Genette d'écrire : « Dans l'épigraphe, l'essentiel bien souvent n'est pas ce qu'elle dit, mais l'identité de son auteur, et l'effet de caution indirecte que sa présence détermine à l'orée du texte<sup>9</sup> ». Cette épigraphe rapsodique tranche avec l'épigraphe intermédiaire qui chapeaute la section du roman intitulé « en aparté ». La rhétorique coranique placée à l'orée du texte s'apparente à la Jérémiade parce qu'elle relève que le déséquilibre écologique est l'émanation des actions consuméristes et de l'exploitation abusive des ressources naturelles. À bien regarder, l'épigraphe intermédiaire met en exergue l'ours, l'un des plus grands ennemis de l'abeille. Cet animal y apparaît comme un consommateur de miel et un détracteur des abeilles. Ces mots dont la paternité revient au peintre italien Léonard de Vinci décrivent une scène qui met aux prises l'ours et les abeilles, le premier venant chercher du miel et les deuxièmes s'organisant pour le combattre. Le moins que l'on puisse retenir est la capacité d'organisation et la stratégie de défense de ces bêtes pollinisatrices :

De l'ours on dit que, quand il va aux logis des abeilles pour leur prendre le miel, les abeilles commencent à le piquer, de sorte qu'il laisse le miel et court à la vengeance ; et voulant se venger de toutes celles qui le mordent, il ne se venge d'aucune, en sorte que sa voie [course] se change en rage ; se jetant à terre en s'exaspérant, il s'en défend en vain avec les mains et avec les pieds (Leonardo da Vinci, *Les Manuscrits de Léonard de Vinci* ) (p.95).

---

<sup>8</sup> GENETTE, Gerard, *Op.cit.*, p.145

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.147

En définitive, il s'agit de deux épigraphes écocentristes en ce qu'elles s'inscrivent dans une logique de l'élevage et de préservation de cette espèce. Par ailleurs, il s'y lit une volonté de reconnaître aux abeilles une faculté créatrice, une valeur intrinsèque que les autres espèces doivent prendre en compte dans leur champ relationnel. Les illustrations de la page de couverture en sont une preuve palpable.

À l'observation, sur la page de couleur jaune, on voit, en arrière-plan, des rayons qui font penser à une ruche que les abeilles à miel construisent à base de la cire. L'hypothèse est renforcée par l'image fixe d'un homme, visiblement quiet, sur l'épaule droite de qui est posée une abeille. Dos au lecteur, le monsieur semble avancer vers les rayons ou la ruche, lieu de stockage du miel, du pollen et du couvain pour l'abeille. Cette position peut s'interpréter comme une préoccupation du personnage pour la nature, l'apiculture au détriment de l'homme, signe prémonitoire d'un rejet de l'anthropocène qui serait au cœur de l'œuvre littéraire. Sa quiétude vis-à-vis de la position de l'abeille peut être symptomatique de l'harmonie qui règnerait entre cette composante de l'écosystème et lui.

Comme on peut le remarquer, le périphrase iconographique du corpus remplit une fonction d'affiche et exerce une sorte de fascination sur le lecteur à travers « des moyens spectaculaires qu'une couverture ne peut ou ne souhaite s'en permettre : illustration voyante<sup>10</sup> ». Par ailleurs, il ressort de l'analyse que l'illustration est centrée prioritairement sur une composante écologique importante et bien déterminée : l'abeille et ses ramifications. Cela conforte la position que le romancier et son éditeur, au niveau de cet élément périphrasal, s'inspirent de l'univers apicole. À partir de « [ce] jeu d'annonces, de signaux –manifestes ou latents–, de références implicites<sup>11</sup> », l'auteur modèle et oriente inéluctablement *l'horizon d'attente*<sup>12</sup> du lecteur-éco-protecteur. *In fine*, l'étude du périphrase devient « un des lieux privilégiés de la dimension pragmatique de l'œuvre, c'est-à-dire de son action sur le lecteur<sup>13</sup> ». Il montre non seulement comment l'éco-

---

<sup>10</sup> GENETTE, Gerard, *Op.cit.*, p.30

<sup>11</sup> JAUSS, Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1985, p.55

<sup>12</sup> L'horizon d'attente est l'un des concepts clés de *l'esthétique de la réception* que Hans-Robert Jauss emprunte à Edmond Husserl pour désigner « le système de normes et de références d'un public lecteur à un moment déterminé, à partir duquel s'effectueront la lecture et l'appréciation esthétique d'une œuvre », 1985, p.55.

<sup>13</sup> GENETTE, Gerard, *Op.cit.*, p.9

centrisme s'organise et s'orchestre depuis les seuils du texte ; mais aussi comment la relation littérature/écologie, *a priori* montrée, cache une autre plus constitutive de la poétique et de l'éthique du roman.

## 2- Personnages et solidarité écologique

Par solidarité écologique, il faut entendre la responsabilité, la dépendance mutuelle ou l'entraide entre l'homme et les autres entités de l'écosystème. Cette solidarité ressort et s'observe dans les interactions harmonieuses entre les individualités biotiques. Toutefois, l'espèce humaine doit être le garant, le protecteur de cette dépendance mutuelle qui se traduit par la défense et la recherche permanente de l'équilibre écologique. Avec Philippe Hamon, on sait que « la meilleure manière pour le texte d'énoncer une valeur, c'est de la faire porter par une personne qualifiée<sup>14</sup> ». Ainsi, dans le roman, la valeur en question est portée par Le Don, personnage principal du roman. Elle consiste à travailler pour la régénération et la stabilité de la biosphère, à reconnaître une valeur intrinsèque à toutes les entités qui la forment. Pour le démontrer, l'actuelle séquence d'analyse sera polarisée sur le dire, l'être et le faire du Don en faveur de la solidarité écologique. Il s'agit, à la vérité, d'une analyse du système des personnages en vue de mettre en lumière leurs (inter)actions pour la santé environnementale.

« Étudier un personnage, c'est pouvoir le nommer. Agir pour le personnage, c'est aussi et d'abord pouvoir épeler, interpellier, appeler et nommer les autres personnages du récit. Lire, c'est pouvoir fixer son attention et sa mémoire sur des points stables du texte, les noms propres<sup>15</sup> ». Dans cette logique, l'acte de baptême de certains protagonistes de la fiction par le personnage central montre la complicité et l'harmonie qui existent entre les êtres non-humains et lui. En d'autres termes, les noms ou les surnoms sont les indicateurs du climat qui règne entre les *personnages baptisés* et les *personnages baptisants*. C'est ainsi que les noms et les surnoms donnés aux entités naturelles constituent des marqueurs de la relation triangulaire équilatérale entre Le Don et les abeilles, entre les abeilles et la nature. Dans le roman, l'affection du Don pour ses abeilles

---

<sup>14</sup> HAMON, Philippe, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*. Paris, Presses Universitaires de France, 1984, pp.22-23

<sup>15</sup> HAMON, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », in R. Barthes & al., *Poétique du récit*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 1977, p.128

Date de réception : 02/10/2020

Date de publication : 01/12/2020

est si forte qu'il les surnomme ses « filles » comme l'atteste le narrateur : « Ses filles. C'est ainsi qu'il appelait ses abeilles » (p.25). Sur la forme, on est en face d'un désignateur non rigide car il n'aide vraiment pas à mémoriser le personnage (abeille) ; il n'est pas une étiquette permanente pouvant permettre de distinguer les abeilles du Don des autres. En revanche, ce mode désignationnel qui, dans certains récits, « tue » linguistiquement le personnage, joue de l'identification référentielle pour informer plus ou moins le lecteur sur les relations entre Le Don, ses abeilles et les Nawis.

À ce titre, et par-delà l'anthropomorphisation qui traduit une humanisation et une reconnaissance d'une valeur morale aux dites bêtes, cette désignation souligne une relation d'admiration, d'amour et de tendresse entre le baptisant et le baptisé. Les égards qu'il a pour ses filles forcent l'unanimité et l'admiration des populations de Nawa. Outre la délectation avec laquelle ces dernières observent et mesurent la passion du personnage pour ses protégés, ils tirent profit aussi du miel produit. Dans ce sens, le narrateur affirme : « Tout Nawa le savait et connaissait l'amour qu'il leur vouait. À l'heure des récoltes, les villageois pouvaient mesurer cette passion et s'en délecter, après avoir pointé chez Le Don au chant du coq pour chercher leurs pots de miel ». Ces sentiments tiennent aussi au fait que ces filles produisent du miel qui profite aux Nawis en particulier et à l'humanité en général. En plus, elles sont des espèces bioindicatrices parce qu'elles annoncent le changement de saison. Dans cet ordre d'idées, la voix narrante note : « Pour les Nawis, le jour où Le Don réveillait ses filles de leur sommeil d'hiver était jour de fête. Les ruches s'activaient pour annoncer le printemps, les abeilles abondaient dans le paysage mais rares étaient ceux qui rouspétaient à leur vue » (p.26). Pour tout dire, le surnom donné aux abeilles est à la fois le foyer synthétique de leur signification et de leur rôle dans le système narratif. Il traduit le type de relation qu'elles entretiennent ou qu'elles peuvent entretenir avec les autres membres de la communauté biotique. Dans les lignes qui suivent, le narrateur décrit amplement la relation fusionnelle qui existe entre Le Don et ses abeilles :

Et comment pouvait-il ne pas être épris de ses abeilles, elles qui lui avaient sauvé plusieurs fois la mise? Il vivait avec elles une relation fusionnelle et ne portait quand il les visitait aucune protection. Elles ne le piquaient jamais quand elles se baladaient sur ses mains, se laissant même caresser leur abdomen strié de lignes d'or et de miel tout dodu : un corps aussi fin et doux qu'un pouce d'un bébé, des



pattes délicates légèrement velues et des ailes qui scintillaient tels des diamants quand le soleil inondait la campagne de Nawa (p.26).

Entre les deux composantes de l'écosystème (l'homme et l'abeille), il y a une sorte de Complexe d'Électre puisqu'ils vivent une relation fusionnelle empreinte de loyauté. Ce surnom est donc l'expression oblique du lien entre Le Don (personnage baptisant) et les abeilles (personnages baptisés). L'attachement à ses filles massacrées par les frelons va le faire entrer dans un dérèglement psychologique à la grande compassion des populations de Nawa qui ne s'en trouvent pas moins affectées. Comme une traînée de poudre, la nouvelle dramatique s'est répandue dans le village. L'ampleur du drame décrit justifie la profondeur de la consternation qui s'est emparée des Nawis :

Il visita en dernier la ruche dévastée et alors qu'il s'y dirigeait, son cœur s'enfonçait dans sa poitrine. Ce matin même, sur le pied de cette caisse en bois, gisaient les corps de trente mille de ses abeilles. Déchiquetées pour la majorité d'entre elles. Trente mille abeilles. Ouvrières. Butineuses. Gardiennes. Le cœur de la ruche n'avait pas été épargné. Ce mal n'avait pas de limite et s'était faufilé jusqu'aux quartiers sacrés. Les cellules étaient profanées, les opercules déchirés et les larves arrachées à la chaleur de leur cocons...le miel? Plus une goutte, disparu, comme bu à la paille! Et au beau milieu du saccage, la reine... Mortellement blessée, les pattes adressant au ciel comme une dernière prière. Une colonie complète anéantie et pillée en l'espace de deux heures. Un massacre (p.24).

La tristesse engendrée par ce deuil écologique est l'indicateur de la cohésion qui administre les relations de ces hommes aux abeilles. On comprend pourquoi au soir du même jour, les hommes s'étaient déportés chez Le Don, le principal éprouvé, pour lui adresser les condoléances non sans l'interroger sur les causes exactes de cet acte écocide : « -Nous sommes au courant, c'est abominable! - Toutes nos condoléances [...]. Que s'est-il passé? » (p.22-23). L'inquiétude des Nawis est si vive que certains évoquent la fin du monde tandis que d'autres invoquent la miséricorde de Dieu. Mais la quiétude va très vite regagner les esprits lorsque l'apiculteur va élaguer l'hypothèse d'une main humaine parmi les causes de la catastrophes (voir p.23). En tout état de cause, il faut reconnaître que le deuil porté par le personnage et ses congénères est la preuve de leur sollicitude à l'égard des abeilles, de leurs préoccupations pour leur vie et celle de l'environnement. En effet, les abeilles rendent des services salvateurs aux humains et aux

autres entités de la nature grâce à la pollinisation que Le Don appelle « la danse de la vie » et dont le but est de contribuer à leur propre nutrition, à la nutrition/santé des hommes et à celle d'autres chaînes non-humaines comme le souligne le narrateur : « La vie avançait grâce à ces travailleuses et offrait aux hommes et aux bêtes des fruits, des noix et des légumes, et lui offrait par la même occasion un miel divin » (p.26).

Dans le quotidien des Nawis, la relation avec les abeilles dépasse le stade de l'harmonie pour atteindre celui du sacré. En les qualifiant de « petites bêtes bénies » (p.26), le narrateur les dote d'un pouvoir divinatoire, d'une capacité à prédire l'avenir. Il l'atteste en ces termes : « Il était fréquent qu'un Nawis tombe nez à nez avec une butineuse qui, après avoir tortillé des pistils pêle-mêle, finissait bariolée de divers pollens : le jaune des abricots, le blanc des pommiers, le vert des cerisiers, et le beige rosé des romarins...Cela était pour lui un bon présage » (p.27). Au demeurant, la rencontre des « filles » du Don en temps de pollinisation présage des choses merveilleuses pour la journée. « Les enfants allaient même jusqu'à raconter que celui qui croisait une fille du Don portant plus de cinq couleurs verrait ses vœux exaucés » (*ibid.*). Voilà pourquoi la dévastation de ces insectes porte-bonheur a consterné profondément les populations de Nawa ainsi que le témoigne le narrateur : « Quand le drame survint, chacun s'en trouva affecté » (p.28). Dans la même perspective, les anciens de la conrée estiment que « ce sont là, à l'évidence, les signes d'une malédiction » (p.21). Voir en ce massacre le symbole des malheurs qui leur arrivent est la preuve de l'importance de l'abeille dans leur vie. De ce fait, ils sont conscients du fait que sans les abeilles, il n'y aura plus de pollinisation, de florescence de la nature et par conséquent, ils connaîtront un manque de miel et de fruits comestibles. Par ces actes, les autres personnages sont solidaires du drame qui frappe les abeilles et leur propriétaire. Ils expriment aussi leur vif souci pour la protection de ces êtres dont la disparition peut provoquer celle de l'homme. Il en est de même pour la reine<sup>16</sup> importée du Japon afin de sauver les colonies d'abeilles du Don des attaques meurtrières et récurrentes des frelons. Le nom de baptême de cette reine d'abeille est « Aya ».

Nous avons affaire ici à un désignateur rigide parce qu'il renvoie toujours au même et unique personnage. Sa signification qui figure en

---

<sup>16</sup> En apiculture, une reine est la femelle reproductrice dans une colonie d'abeilles.

note infrapaginale dans le texte est donnée ainsi qu'il suit : « Aya veut dire miracle en arabe, mais aussi beauté sauvage en japonais » (p.233). Comme le mentionne cette explication, la mission d'Aya est herculéenne dans la mesure où il lui revient d'initier, à travers la transmission génétique, les abeilles de Nawa à la technique de l'amas ardent, véritable bouclier de leur vie et de leur épanouissement. En le présentant comme « une belle reine, travailleuse et charismatique » (p.233), le narrateur approuve les attributs et le profil de la nouvelle venue. L'acte désignationnel donne ainsi « [...] une lisibilité, ici la lisibilité narrative du personnage, son statut de baptisé comme sa relation avec les baptisants<sup>17</sup> ». De fait, son nom clarifie bien la mission dont elle est investie : accomplir un miracle pour sauver et préserver les abeilles du Don. Pour ce faire, elle doit reproduire des abeilles de son espèce en vue de protéger les abeilles et, par voie de conséquence, stabiliser l'environnement et la santé des habitants de Nawa. On peut comprendre, dès lors, l'accueil euphorique à elle réservé par l'illustre apiculteur de Nawa : « Que tu es belle Aya! Bienvenue dans ta nouvelle maison! » (234).

Les paradigmes désignationnels apparaissent, en fin de compte, comme « un élément central de la sémiotique du personnage<sup>18</sup> », un marqueur d'identité et un vecteur de message autant pour le narrateur ou le personnage qui le donne que pour les abeilles qui le portent. De la sorte, gommer ce nom, c'est aussi, dans le même temps, priver cette abeille d'existence, de profil et de sens dans l'univers du roman. En outre, il s'agit des désignateurs-commentaires puisqu'ils soulignent le traitement textuel desdits personnages et les missions dont ils sont investis. Par ailleurs, il traduit l'espérance et la préférence du baptisant pour la protection de l'environnement dont il ne tolère pas la moindre profanation ou la destruction la plus insignifiante. Pour lui, la vie de ses abeilles passe avant celle des hommes puisque, tout compte fait, il se rend à l'évidence que l'existence de l'homme est tributaire de celle de l'abeille.

### **3- Réfutation de l'anthropocentrisme et responsabilité écologique**

D'après l'éthique environnementale, l'anthropocentrisme est une position qui ne reconnaît de dignité morale qu'aux hommes et considère

---

<sup>17</sup> HAMON, Philippe, *Le Personnel du roman*, Genève, Droz, 1998, p.120

<sup>18</sup> NICOLE, Eugène, «L'Onomastique littéraire», in *Poétique*, n°54, Paris, Seuil, 1983, p.233

Date de réception : 02/10/2020

Date de publication : 01/12/2020

la nature comme un ensemble de ressources exploitables à souhait. Le Don, par ses pratiques, son faire et son dire vis-à-vis de ses abeilles, se positionne comme un personnage anti-anthropocentriste ou écocentriste qui réfute l'idée cartésienne de l'homme dominateur et prédateur de la nature. C'est ainsi que sur les plans discursif et pragmatique, il s'insurge contre toutes « les formes extravagantes de l'anthropomorphisme<sup>19</sup> » qui caractérisent certains personnages du roman. En le faisant, il illustre parfaitement l'impératif catégorique formulé par Hans Jonas par rapport à l'urgence de la protection de la biosphère : « Nous avons bien le droit de risquer notre vie mais non celle de l'humanité<sup>20</sup> ».

Pour respecter cet impératif, l'apiculteur de Nawa consacre sa vie à la régénération, à la veille et à la protection des abeilles. Et pour réaliser cet idéal écologique, il bénéficie du concours desdites abeilles, de Staka, un âne qui est son fidèle compagnon, et du couple Tahar. En ce qui concerne les abeilles, leur vie passe avant la sienne. Cette considération se traduit par la relation pacifique et la communication unidirectionnelle entre eux. À titre d'illustration, lors d'une de ses rares descentes en ville pour chercher les allumettes, lesquelles doivent lui servir à réchauffer ses filles, il a eu un échange édifiant avec Douja. De cet échange émerge clairement la prééminence qu'il accorde aux abeilles au détriment de l'homme :

[...] On ne t'a pas depuis des semaines! //– C'est toi Douja? Articula-t-il avec scepticisme. //– Qui veux-tu que ce soit! Tu ne me reconnais plus? S'indigna-t-elle. //– Bien sûr que si. File-moi une cartouche d'allumettes. – [...] Tu vas finir par ne plus reconnaître personne! Si on était des abeilles, tu viendrais plus souvent nous voir! – Tu as deux fois raison. Vous n'êtes pas des abeilles, et je vais finir par ne plus reconnaître personne (p.63).

Il se dégage ici une inquiétude de Douja quant à l'abandon des humains par Le Don. La raison avancée par ce dernier est que ses congénères n'appartiennent pas à l'espèce qui est au cœur de ses préoccupations. Les soins accordés à ces insectes frôlent les limites d'une transposition identitaire, car il est évident qu'il se sent plus à l'aise avec ses abeilles qu'avec les hommes. Il y a comme une commutation des espèces en ce sens que les animaux occupent la place des humains et vice-versa. Dans

---

<sup>19</sup> FERRY, Luc, *Le Nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, 1992, p.243

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.31.

le même sens, le personnage ne regrette pas d'avoir manqué la campagne électorale au cours de laquelle les hommes politiques ont distribué les pagnes de leurs partis aux populations. Ces scènes narratives, parmi tant d'autres, attestent de la passion et de la détermination de l'apiculteur pour la défense de l'abeille et de la biosphère. Son dévouement est d'autant plus visible qu'il fait ce travail dans des conditions difficiles et au prix de rien dans un domaine appartenant à l'un des princes héritiers de sa contrée comme le déclare le narrateur : « Le Don travailla pour l'un des nombreux princes héritiers, dans un domaine situé au cœur du désert. Et même si les conditions étaient difficiles et les salaires décevants, il ne rechignait jamais à la tâche, se contentant de ce qu'il gagnait » (p.96).

Son dévouement se traduit par la familiarité aux bêtes, les soins qu'il leur voue, la vénération qu'il leur accorde et la communication verbale unidirectionnelle entre eux. Pour preuve, lors d'un dialogue avec ces interlocuteurs non-humains, il présente des excuses aux abeilles pour les avoir enfumées : « – Je suis désolé, mes belles. Personnellement, si j'étais une petite abeille, j'apprécierais moyennement qu'un homme vienne m'enfumer. Mais croyez-moi, c'est pour la bonne cause, et au fond de moi, je me sens plus abeille qu'homme! » (p.59). Sa complicité avec les abeilles est telle qu'il ne prend aucune précaution quand il leur rend visite. L'équipement d'apiculteur qui permet d'éviter les venins d'abeilles ne figure pas parmi les priorités dans l'exercice de ses activités. En témoigne le commentaire suivant du narrateur :

Sans se munir d'outil ni de combinaison, Le Don tira l'échelle du chariot, le déploya et l'ajusta contre l'arbre. Cet essaim était une offrande de la nature. Pas besoin de frayer le bois ou d'écarter les roches. Il n'allait pas déloger ces abeilles mais plutôt leur offrir un lieu de vie. Du coup elles seraient moins agressives avec lui (p.55-56).

En vénérant ainsi l'espèce animale, il regrette les exactions des hommes dont elle est victime et dénonce obliquement les élans spécistes des humains. Le fait de revendiquer une appartenance à l'espèce marque sa posture antispéciste et le devoir de protection qu'il se donne. Le narrateur le corrobore dans la description qu'il donne de l'âne, le compagnon de choix de l'apiculteur : « C'était un âne gris que Le Don s'était offert, il y avait de cela plusieurs hivers, au marché du bétail de Walou. Il l'avait interpellé parmi les autres de son espèce car ses yeux recelaient une douceur absente du regard de beaucoup d'hommes, à commencer par celui qui le

vendait » (p.50). Le commentaire de la deuxième phrase relève non seulement la douceur de l'âne, mais aussi, subrepticement, la brutalité, la violence ou la domination qui structurent les rapports entre l'homme et les autres espèces. C'est la raison pour laquelle, dans la défense de la cause animale et la régénération de l'environnement, l'âne est son seul et unique allié comme le dit le texte : « Dans sa quête de reines sauvages, et même pour aller chercher de l'eau à la source, Staka était pour Le Don un compagnon de choix » (p.50). Pour montrer cette proximité avec le monde animal, le narrateur procède par l'anthropomorphisation de l'âne autant que des abeilles en lui reconnaissant la faculté de réflexion et de parole :

Quel vieux fou! Staka hennit et Le Don le rassura : – Ne t'énerve pas Staka, c'est peut-être vrai! [...] – Si on ne les trouve pas dans un tronc d'arbre, il faudra aller les chercher dans les grottes! Staka hocha la tête comme pour signifier qu'il savait à quoi s'attendre. [...] – Vire à gauche, l'ami, dit-il. Allons vers les roches! [...] – Tu entends ça, Staka? Tu entends ce bourdonnement? Staka pointa ses longues oreilles. [...] Tu les vois voler dans tous les sens? Staka acquiesça en claquant des oreilles. – Mon vieux, on dirait qu'on a affaire à des abeilles qui cherchent à s'établir! (pp.52-54).

Dans ses prises de parole et ses activités, il s'opère un décentrement de l'humain et un recentrement significatif de l'environnement non-humain. Bien plus, le narrateur « [...] prend en considération l'interconnexion de tous les êtres vivants et se montre soucieux de la manière dont nous habitons la Terre. Cette responsabilité de l'homme envers l'environnement se traduit par des prises de position éthiques et politiques<sup>21</sup> ». Pour le cas d'espèce, ces positions sont le refus du consumérisme et de la profanation des ressources naturelles. Elles postulent que tous les organismes vivants (animaux, végétaux ou organismes moléculaires) autant que l'homme ont droit à l'existence et à la reproduction. Autrement dit, toute entité du vivant, sans distinction, mérite une considération morale. Pour une réalisation efficiente de cet idéal écologique, « Il faut élargir le champ relationnel d'expériences, faire en sorte que les relations se multiplient, qu'elles se croisent, se prolongent, s'interpénètrent, ce qui implique de porter la nature à son plus haut degré d'épanouissement<sup>22</sup> »

---

<sup>21</sup> SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, Marseille, 2015, p.15

<sup>22</sup> AFEISSA, Hicham-Stéphane, *Écosophie, How to deep your ecology?*, in Aurélie Choné & als., *Guide des humanités environnementales*, Paris, P.U. du Septentrion, 2016, p.57

Date de réception : 02/10/2020

Date de publication : 01/12/2020

Cette éthique et cette politique écologiques s'observent dans le roman de Manaï à travers la désolidarisation de certains personnages des actes consuméristes ou de la profanation des ressources de la nature à même de garantir le bien-être de l'homme. Cela s'amorce par la dénonciation de l'indifférence du politique face à la menace écologique. En effet, dans la recherche des solutions visant à protéger les abeilles du Don, Monsieur Tahar évoque à son épouse la possibilité de saisir les pouvoirs publics pour mieux articuler l'inertie et l'irresponsabilité écologiques qui émergent de leur mode de gouvernance. Et Madame Tahar de répondre : « Ceux-là [les pouvoirs publics] même qui n'arrivent pas à lutter contre les moustiques? Il faut le faire, je suis d'accord, mais se dire que cela va changer quelque chose ... » (p.171). Dans cette réaction, il apparaît implicitement que le politique ne se préoccupe pas des questions sanitaires des populations, encore moins des questions écologiques. Le moment de silence marqué par les points de suspension suggère la possibilité d'envisager une pléthore d'informations qui corroborent le manque de proactivité des pouvoirs publics devant ces désastres environnementaux qui hypothèquent dangereusement l'avenir de l'humanité. Pire encore, l'inconscience écologique du politique va jusqu'au carnage des espèces qui participent de l'épanouissement de la nature. En effet, du retour de leur périple dont l'objectif était de retrouver les reines japonaises pour aider Le Don à protéger ses abeilles, Monsieur Tahar est interpellé par les policiers qui l'accusent de vouloir introduire des espèces animales non déclarées dans le pays. Faute de traducteur en mesure de faciliter l'accès au contenu des documents qui dévoilent l'identité et l'autorisation d'importation des reines, le procureur ordonne l'incarcération de Tahar et la destruction des bêtes malgré des explications et la désapprobation vaines de l'infortuné. Dans l'extrait ci-après, le narrateur expose la scène :

Ne saviez-vous donc pas, monsieur Tahar, que l'introduction d'espèces vivantes non déclarées est strictement interdite et passible de peine? Exception faite aux abeilles, aux sangsues et aux vers à soie, le reprit Tahar. Et ces insectes sont des abeilles. Et nous ne pouvons prendre le risque de vous laisser libérer ces mouches dans la nature. Seul Dieu sait quel genre de peste elles peuvent répandre. C'est cela votre projet pour le pays, *ilmani*, lui importer la peste? Officiers détruisez-moi ces mouches! [...] Alors que les deux officiers le (Tahar) maîtrisaient par les épaules, le troisième alignait par terre

les dix-neuf vaisseaux dans lesquels les *apis japonica*, noires comme le musc, faisaient les mille pas, animées par la hâte de se mettre au travail. Puis, il leva haut son pied à dix-neuf reprises, et avec ses bottes dégueulasses, les écrasa une à une » (pp.207-209)

Ordonner la destruction de ces insectes dénote au moins la légèreté, l'ignorance et l'inconscience écologique préjudiciables à l'avenir de la nature et de l'humanité. En même temps, l'opposition de Tahar est le signe de la responsabilité dans la mesure où il sait, mieux que ses vis-à-vis, l'importance de cette espèce pour l'épanouissement de la nature et pour la vie de l'homme. Cette posture éthique explique son indignation et le déséquilibre psychologique subséquent. L'on comprend ses cris de détresse dans le passage suivant : « Arrêtez! Arrêtez! Ces abeilles sont notre avenir. [...] Salauds! Vous êtes des salauds ! cria Tahar en larmes, meurtri corps et âme. [...] À la fin du dix-neuvième carnage, ses geôliers relâchèrent ses épaules et il s'effondra à genoux, devant les cagettes et les cadavres aplatis des feues reines » (p.209).

Cette scène est tout aussi grave que celle dont Le Don a été le témoin oculaire et qui s'est résumée à la désacralisation ou à la profanation du miel par le Prince du domaine dont il est l'employé. Lors d'une fête organisée par le Prince, il a vécu, médusé, des épisodes orgiaques au cours desquels le Prince a procédé à un gaspillage du miel qu'il se donne beaucoup de peine à cultiver et à récolter. Pendant ledit festin, les filles du Prince se trempent dans le miel et exécutent des chorégraphies orgiaques pour le bonheur du Prince comme le décrit le narrateur :

Asma (une des filles qui escortaient le Prince) se déculotta devant les hommes. Elle rassembla sa longue chevelure au-dessus de sa tête, puis elle prit soin de bien tremper ses hanches dans le liquide sacré, avant de se relever et de changer de vasque. Les gouttes dégoulinèrent encore le long de ses cuisses quand elle se tortilla le derrière dans la mare de billets verts. À la gloire du diable, le divin miel coulait le long des peaux, perverti par des hommes qui, le jour levant, prétendaient œuvrer pour Dieu et Ses lieux saints, dictant leurs rhétorique et fatwas, barbes et accoutrements (pp.110-111).

Pour marquer son opposition, Le Don refuse l'importante somme d'argent donnée par le Prince en reconnaissance des services rendus et de la qualité du miel produit. Par la suite, il prend pour prétexte un deuil familial pour s'échapper du Royaume. Courroucé par cet acte de gaspillage et de profanation d'un « nectar [qui] était la juste récompense de l'harmonie



entre l'homme et la nature » (p.25), Le Don prend la décision de se démettre de son boulot pour aller créer sa miellerie artisanale à Nawa : « Derrière le volant, la nausée lui monta au nez. Il s'arrêta pour vomir. Il était écœuré, dégoûté de lui-même. Dégoûté d'avoir mis genou à terre devant un tel homme. Dégoûté d'avoir contribué depuis tout ce temps à la réussite de ces cérémonies, même au prix de la viabilité de ses abeilles. Dégoûté d'avoir été aussi naïvement charmé par cette fatale sirène » (p.112).

En plus de la résolution de ne pas vivre cette scène exécrable jusqu'au bout, le fait d'effacer ses traces en retournant dans le domaine est un signe de désapprobation de ces exagérations anthropocentristes qui promeuvent une exploitation abusive des ressources naturelles. De cette manière, le romancier fait l'apologie d'« une éthique capable d'entraver des pouvoirs extrêmes que nous possédons aujourd'hui et que nous sommes presque forcés d'acquérir et de mettre constamment en œuvre<sup>23</sup> ». Par ailleurs, la responsabilité écologique des personnages (Le couple Tahar et Le Don) procède du constat que l'abeille est la sentinelle de l'environnement et le gage d'un avenir radieux pour l'humanité. À propos, le narrateur confie : « Plus d'abeilles, plus de pollinisation. Plus de pollinisation, plus de récoltes. Plus de récoltes, bonjour la famine » (pp.171-172). Cela est d'autant plus vrai que l'abeille est la première plus grande espèce pollinisatrice qui participe de la floraison, de la florescence et de la production de plus de vingt mille espèces de plantes à fleurs et à fruits. L'on comprend que le roman montre que « la vie avançait grâce à ces travailleuses et offrait aux hommes et aux bêtes des fruits, des noix et des légumes, et lui offrait par la même occasion un miel divin » (p.26).

Au bout du compte, le moins que l'on puisse retenir est que l'accomplissement de l'homme, sa réalisation et son bonheur dépendent de l'équilibre écologique de la biosphère. La nature étant un organisme unique, les relations de l'espèce humaine aux autres espèces vivantes sont de l'ordre organique, comparables à celles qui unissent les différentes parties d'un même corps vivant. Ainsi, l'anthropocentrisme arrogant est une pesanteur, un véritable obstacle pour l'avenir du globe terrestre. Comme « la manière dont la littérature montre le monde naturel n'est en effet pas sans influencer le regard que nous lui portons<sup>24</sup> », l'auteur montre, à travers les personnages,

---

<sup>23</sup> JONAS, Hans, *Le Principe responsabilité*, Paris, Cerf, 1993, (Ed. originale : 1979), p.45

<sup>24</sup> SCHOENTJES, Pierre, *Op.cit.*, p.100

qu'il faut s'approprier, pour s'en sortir, ces mots jussifs de Hans Jonas : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie<sup>25</sup> ».

## Conclusion

Au total, *L'amas ardent* se donne à lire comme un appel à la préservation de l'intégrité, de la stabilité et de la beauté de la nature. Ce faisant, il milite pour l'« égalitarisme biocentrique<sup>26</sup> » et argue que « les êtres humains sont d'autant plus tout ce qu'ils peuvent être que la nature s'épanouit dans la richesse inépuisable de ses composantes<sup>27</sup> ». Partie d'un périphrase essentiellement écocentriste, d'un système de personnages structuré et dynamisé par l'adhésion à la cause écologique, l'analyse a montré que le roman est à la fois une réfutation de l'anthropocentrisme et un précepte de la responsabilité écologique pouvant contribuer à réenchanter le monde. Au travers de cette œuvre, l'auteur « [...] favorise des relations d'altérité plus inclusives et plus riches ; [...] stimule des projets de solidarités écologiques qui offrent d'abord un ancrage dans le milieu de vie, celui qu'il nous est donné de partager maintenant<sup>28</sup> ». En définitive, ce roman enseigne que toute entité naturelle est, comme toute autre, digne de protection, de vénération et de considération morale. Autant dire que toute individualité biotique fait partie intégrante du milieu naturel, une composante dont la destruction entraînerait le déséquilibre de l'écosystème. Par conséquent, toutes les espèces vivantes sont interdépendantes et aucune n'a le droit de détruire l'autre.



---

<sup>25</sup> JONAS, Hans, *Op.cit.*, p.30

<sup>26</sup> TAYLOR, Warren Paul, *Respect for Nature. A theory of Environmental Ethics*, New York, Princeton University Press, 1986, p.126

<sup>27</sup> AFEISSA, Hicham-Stéphane, *Op.cit.*, p.57

<sup>28</sup> SAUVE, Lucie, « Globalisation, résistance et résilience : défis pour l'éducation relative à l'environnement », in *Revue Pour*, n°187, 2005, p.72

## Bibliographie

- AFEISSA, Hicham-Stéphane (2016). *Ecosophie, How to deep your ecology?* In Aurélie Choné & als., *Guide des humanités environnementales*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion.
- ALDO, Leopold (1949). *A Sand County Almanac*, New York, Oxford University Press.
- BLANC, Nathalie et al. (2008/2). « Littérature & écologie. Vers une éco-poétique ». In *Ecologie & politique*, n°36.
- FERRY, Luc (1992). *Le Nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*. Paris, Bernard Grasset.
- GENETTE, Gérard (1987). *Seuils*. Paris, Éditions du Seuil.
- HAMON, Philippe (1977). « Pour un statut sémiologique du personnage ». In R. Barthes & al., *Poétique du récit*, Paris, Seuil, Coll. « Points ».
- HAMON, Philippe (1984). *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*. Paris, P.U.F.
- HAMON, Philippe (1998). *Le Personnel du roman*. Genève, Droz.
- JAUSS, Hans-Robert (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Paris, Gallimard.
- JONAS, Hans (1993). *Le Principe responsabilité*. Paris, Cerf, 1993 (Ed. originale : 1979).
- KERRIDGE, Richard & SAMMELLS, Neil (1998). *Writing the Environment. Ecocriticism and Literature*. London-New York, Zed Books Ltd.
- MANAÏ, Yamen (2017). *L'Amas ardent*. Paris, Elyzad.
- NICOLE, Eugène (1983). « L'Onomastique littéraire ». In *Poétique*, n°54, Paris, Seuil.
- PUGHE, Thomas (2005/1). « Réinventer la nature : vers une éco-poétique ». In *Études anglaises*, (Tome 58).
- SAUVE, Lucie (2005). « Globalisation, résistance et résilience : défis pour l'éducation relative à l'environnement ». In *Revue Pour*, n°187, 2005.
- SCHOENTJES, Pierre (2015). *Ce qui a lieu. Essai d'éco-poétique*. Wildproject, Marseille.
- TAYLOR, Warren Paul (1986). *Respect for Nature, A theory of Environmental Ethics*, New York, Princeton University Press.



